Aux sources de la vie…

L'atelier

Il y a d'abord l'atelier, en Bourgogne, entre Nolay (21) et Autun (71) dans un petit hameau à l'écart de la route. C'est une ancienne ferme, une longue bâtisse orientée Est-ouest sans étage, entre une cour herbue et un grand jardin bordé de haies dominant la campagne, avec au loin les paysages vallonnés et boisés des contreforts du Morvan. La campagne dans ce secteur a gardé son âpre authenticité, une beauté un peu ensauvagée, plutôt préservée car on y pratique surtout l'élevage, ce qui a contribué à maintenir la cohésion du paysage avec son réseau de chemins creux, ses grands prés bordés de haies peuplées d'oiseaux, ses bosquets.

Cour et jardin sont verdoyants, ils gardent un aspect touffu, a demi travaillé, un je-ne-sais-quoi de sauvage, comme l'avant-goût d'une liberté reconquise par la nature. L'atelier a pris place dans l'ancienne écurie ; la grange, ouverte à ses deux extrémités, baignée d'une belle lumière traversante, est devenue la salle d'exposition. L'atelier tient son nom des percements qui ponctuent la façade : l'atelier des neuf portes ; ce nom évoque aussi les mystères anciens, le chiffre 9 étant le symbole de l'idéal, du savoir, du spirituel, de l'altruisme, de la sensibilité et de la générosité, autant de traits qui se retrouvent dans le caractère et le travail de Jane Norbury.

La formation

Jane Norbury est avant tout sculptrice, plasticienne, mais elle a toujours fait de la terre, de la céramique, son moyen d'expression favori. D'origine anglaise, née dans le Kent, elle s'est installée en 1991 en Bourgogne. Elle s'est formée, en Angleterre, à l'école d'art de Bristol, puis, près de Londres, au West Surrey collège of art and design de Farnham. Elle y continue sa formation dans le département céramique avec Henry Hammond, disciple de Leach, puis avec Sebastian Blackie. Elle est très marquée par les interventions de sa tutrice de 3e année, Katerina Evangelidou, une céramiste d'origine grecque, mais vivant en Angleterre qui lui transmet sa connaissance et son goût pour la céramique ancienne. Mais elle est aussi très séduite par l'enseignement donné dans le département de sculpture qu'elle fréquente également. Elle y reçoit une très bonne formation dans le domaine des arts plastiques, un solide bagage à la fin des années 70 et au début des années 80, alors qu'émergeait toute une nouvelle génération d'artistes regroupés sous l'appellation de jeune sculpture anglaise dont les principaux acteurs étaient Tony Cragg, Barry Flanagan, Bill Woodrow, Richard Long, Anish Kapoor ...dont rendait compte les enseignants et les intervenants.

La rencontre, lors d'un stage, avec le sculpteur David Nash en 1982, a probablement constitué un élément déclencheur de l'orientation de son travail vers la nature. Pour David Nash, art et nature sont indissociables et il assure qu'il est nécessaire de changer notre relation à la nature en ne cherchant plus à la dominer mais en collaborant avec elle. Cette nouvelle attitude qui parait aujourd'hui encore très actuelle, a eu sans doute une incidence prépondérante dans la relation étroite entretenue par Jane Norbury avec les éléments naturels et sa façon de l'appréhender l'espace.

En 1981-1982, elle découvre la céramique à l'école des Beaux-Arts de Marseille puis surtout à l'école des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence dans l'atelier de céramique dirigé par Jean Biagini depuis 1975. Il est l'un des plus novateurs céramistes et pédagogues de sa génération. Il fait preuve d'une grande liberté dans son enseignement et s'attache à promouvoir la création comme un échange permanent entre l'environnement, la matière et le feu, aspects qui imprègnent aujourd'hui encore le travail de Jane Norbury. Elle poursuit sa formation en s'initiant à la terre, aux cuissons rapides et à la technique du raku. Durant cette période, elle rencontre, à l'occasion d'un

workshop, le potier américain Paul Soldner (1921-2011), un proche de Peter Voulkos (1924-2002), deux grandes figures du renouveau de la céramique aux USA, adeptes du raku et des cuissons à basse température. Les recherches formelles de ces deux artistes auront une influence importante dans le travail de toute une génération d'artistes français. Jane Norbury découvre aussi à la même période avec le travail de Bernard Dejonghe, l'une des plus grandes figures du renouveau de la céramique en France à partir des années 80. Elle achève ces études à Farnham dans le domaine de la sculpture en 1981 associant dans son diplôme, la terre en cuisson à basse température et le bois.

Une installation en Bourgogne

Jane Norbury a fait le choix en 1991 de vivre en France et de s'installer près de Nolay (21) au centre de la Bourgogne, assez près de l'atelier de Sampigny, dans la vallée des Maranges où se sont installés deux de ces amis potiers en terre vernissée, les Fresnais, rencontrés lors d'un stage à la poterie de Cliousclat dans la Drôme.

Tout en poursuivant son travail de sculpteur, et en collaborant à de nombreuses installations avec d'autres artistes plasticiens, danseurs ou musiciens, elle s'est fait connaître dès les années 1990-2000 par ces jardinières et ses vases librement décorés destinées à l'ornementation des jardins ou de la maison. Ils sont rapidement repérés puis diffusés par le fleuriste parisien Christian Tortu, un des acteurs du renouveau de l'art floral en France. Mais se sont surtout ces recherches sur la terre, les sculptures abstraites en terre cuite inspirées du monde végétal, ses installations souvent éphémères qui prennent une place prépondérante au fil des années dans son travail. Depuis 1998, son compagnon, le musicien, compositeur, créateur d'installation sonore, Will Menter l'a rejoint pour ainsi transformer l'atelier en laboratoire d'expérimentations.

Le grand tournant dans son travail se situe probablement en 2017 avec l'exposition monographique, *Timelines*, organisée au musée archéologique de Bibracte, sur le fameux site de l'oppidum gaulois du Mont Beuvray, à Saint Léger sous Beuvray (71). Elle donne alors une ampleur particulière et libératoire à son travail en s'imprégnant de la force tellurique qui se dégage du lieu.

Dans le cadre de la commande, elle réalise une double proposition: l'installation dans le musée de sept grandes sculptures céramiques, inspirées par les Queules, excroissances monstrueuses formées à la base des hêtres dans le Morvan, souvent plessées en haies au dix-huitième, revenues depuis à l'état naturel; elle créé également une longue installation de près de 200 mètres de long, composée de branches écorcées et blanchies au kaolin, suspendues, qui propose un parcours imaginaire à travers les pentes du terrain à l'emplacement des murs et fossés de l'oppidum gaulois, ancienne capitale des Eduens avant la conquête romaine. Le projet est conçu en dialogue avec des installations sonores de Will Menter, proposant ainsi un environnement global, fortement imprégné par la force minérale et archaïque qui se dégage du lieu .

Ces récents travaux questionnent d'une manière tout aussi fondamentale la matière et l'équilibre. Ces sculptures s'inspirent des formes les plus primitives de la vie, tubes et nodules organiques ou boules, en diverses grès cuits en réduction, déformés par pression comme par l'effet d'une forte apesanteur, parfois figés dans un mouvement de torsion ou de convulsion, comme fossilisés.

Il se dégage de cet ensemble une étrange atmosphère poétique, un questionnement sur l'origine de la vie qui laisse une place prépondérante au mouvement, à la tension de la matière et à la beauté naturelle d'une terre travaillée dans toute sa matérialité, sa dimension plastique et soumise à la rigueur d'une cuisson réductrice qui en révèle l'archaïque et sombre beauté.

Eric Pierre Moinet, 2020